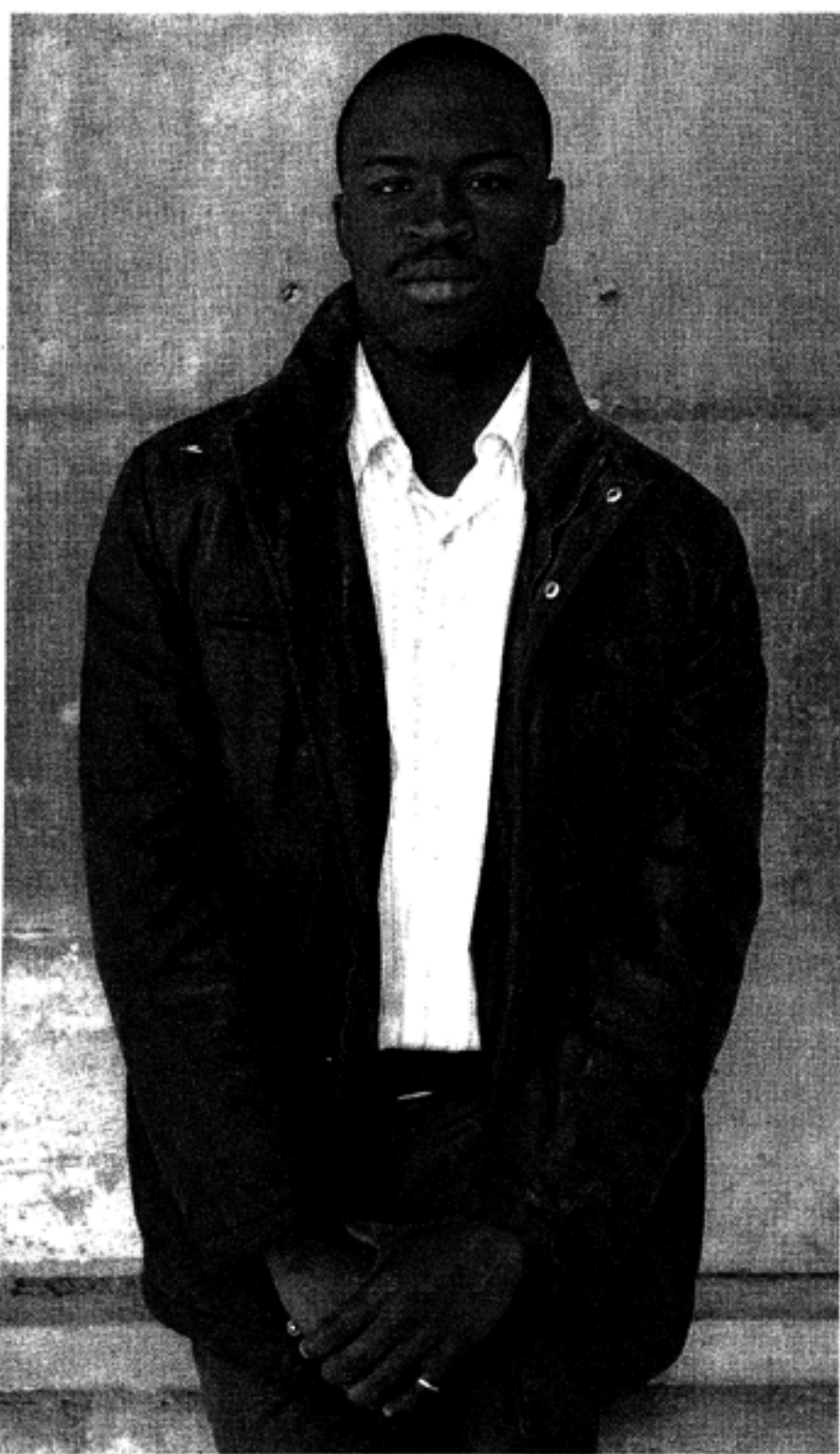


Le « J'accuse » d'Omar Ba l'exilé

Ex-clandestin devenu sociologue, ce Sénégalais dénonce dans un livre choc les mirages et les mensonges de l'immigration africaine. Et plaide pour le retour au pays. Extraits exclusifs.

Le ton est enjoué, le sourire contagieux. Pourtant, l'affable Omar Ba, 28 ans, est un homme en colère. Son livre *Je suis venu, j'ai vu, je n'y crois plus*, à paraître le 7 mai aux éditions Max Milo, se lit comme le brûlant « J'accuse » d'un Sénégalais installé en France depuis cinq ans. Dans le box des prévenus se côtoient l'Afrique, mère indigne qui laisse ses enfants braver mille périls pour rejoindre le nirvana européen ; les familles, qui poussent leurs rejetons vers ces rivages fantasmés ; l'école publique africaine, cette « fabrique de clandestins », qui enseigne l'amour de Molière et de Descartes plutôt que l'histoire et la culture du continent noir ; la diaspora, qui tait la marginalité et le déracinement. Omar ne craint pas de prendre à rebrousse-poil ses compatriotes. Et la gauche droits-de-l'homme. « Je suis révolté par le discours commun qui taxe l'Europe d'absence d'humanité, assène-t-il. Ce qui est inhumain, ce sont les causes profondes de ces arrivées massives et les conditions dans lesquelles elles s'opèrent. »

Omar Ba parle d'or. Il sait les affres endurées par les migrants, les frêles embarcations ballottées par les vagues et la rapacité des passeurs. Tout cela, il l'a vécu. Raconté, également, dans son premier ouvrage, *Soif d'Europe*, publié l'an dernier aux éditions du Cygne. Lui aussi a rêvé d'Europe. Lui aussi a manqué mourir avant d'atteindre la Terre promise. Il



« OTAGE » Omar Ba a été pris au piège des attentes de sa famille.

se souvient de chaque date, du moindre détail de son périple de deux ans à travers l'Afrique du Nord. La morsure des barbelés qui bouclent l'enclave espagnole de Melilla, sur la côte marocaine. La traversée du désert algérien, avec du sable mouillé de thé en guise de

nourriture. Le naufrage au large des côtes italiennes, dans la mer démontée.

Pas question pour Omar de faire demi-tour. « Je n'avais pas droit à l'échec », lâche-t-il. Enfin arrivé en France, il est expulsé en novembre 2002, après trois petits mois de séjour clan-

destin. Un an plus tard, il est de retour « par la grande porte » : avec un visa en bonne et due forme et une inscription en fac de sociologie. « C'était le 18 octobre 2003, à 1 heure du matin, se souvient-il. J'ai encore la carte d'embarquement. » L'histoire aurait pu s'arrêter sur ce happy end pour migrant pugnace. Mais non. « La sociologie m'a ouvert les yeux et l'esprit, explique-t-il. J'ai compris la propagande dont j'étais la victime, comme tant d'autres. On nous a formatés pour croire que, en émigrant, nous sortirions la famille, le quartier, le village et le pays du pétrin. En Afrique, la réussite est associée à l'exil. »

Deuxième d'une fratrie de neuf rejetons, Omar a grandi dans un « village de relégation sociale » – un ghetto pour lépreux fondé en 1914. De ses années de collège et de lycée il retient une chose : l'avenir est sur l'autre rive de la Méditerranée. Parents et proches l'encouragent « Pars ! » m'ordonnait-on parfois. »

Une fois atteint l'eldorado, il collectionne les déconvenues. « Je me suis senti tellement ridicule d'avoir fait tout ça pour ça », glisse-t-il. Omar découvre une France qu'il ignorait, celle de la précarité et de la pauvreté, du chômage et du surendettement, de la solitude et de l'indifférence. Un pays moins raciste qu'il ne le craignait. Simplement « utilitariste » : « On n'a pas besoin, ici, d'hommes et de femmes sans qualification. Telle est la loi impitoyable de l'économie libérale. »

Trop tard pour faire demi-tour. Omar est « otage », comme il dit. Pris au piège des attentes de sa famille et de son statut envié d'émigré. « Vache à lait » qu'on réveille au milieu de la nuit pour lui soutirer 100 ou 200 euros. Longtemps, il a accepté de se priver de tout pour satisfaire ses proches. « Mais, quand j'ai vu la manière dont l'argent était utilisé, je me suis juré de réagir. Sauf cas exceptionnel, ces sommes ne servent qu'à satisfaire des besoins immédiats, pas à investir. » Il continue néanmoins d'envoyer 160 euros, chaque mois, à ses parents. Parce que dire non lui fend le cœur. Toutefois, il s'est fixé une limite : « Ne plus être à découvert. Ne pas emprunter. » Surtout, ne pas suivre l'exemple de son oncle, retourné au Sénégal, l'hiver dernier, pour célébrer en grande pompe le baptême de ses deux jeunes enfants. « Il n'avait même plus de quoi me téléphoner en revenant, sourit Omar. Et il lui faudra deux ans pour rembourser ses dettes. »

Pour les exilés, l'équation est cruelle : rester et se saigner aux quatre veines ou bien rentrer et affronter l'opprobre. Un dilemme qu'Omar Ba connaît bien : « Aujourd'hui, je me sens coupable du seul fait de m'interroger sur mon retour. J'ai le sentiment de trahir toute ma famille... » Depuis septembre 2008, il habite un appartement, un vrai, à Evry. Il a mis entre parenthèses sa thèse consacrée aux « Normes éducatives et nouvelles technologies » pour travailler auprès de l'ONG Aide et action, qui se bat en faveur de l'accès à l'éducation. Il rêve d'enseigner au Sénégal, de s'occuper, aussi, de programmes scolaires. Mais, d'abord, il a « un message à faire passer » : « L'Afrique a besoin de tous ceux qui veulent la quitter. » ● ANNE VIDALIE

LA FAUTE À L'ÉCOLE

« L'Afrique est aujourd'hui assimilable à un laboratoire géant où tous les efforts sont concentrés sur la création d'un être type : le candidat potentiel à l'immigration, clandestine ou légale. On est en présence d'une réelle entreprise sociale de dressage. [...] A tous les niveaux sévit la conviction selon laquelle il faut partir. [...] Ceux qui sont allés à l'école publique sont la proie d'une manipulation mentale tacite qui leur fait voir le monde de façon manichéenne. [...] D'une part, le paradis, Ailleurs. D'autre part, l'enfer, Ici. Le jeune écolier africain évolue dans cette idéologie partielle sans cesse ressassée parce que les



« On me réveille au milieu de la nuit pour me soutirer 100 ou 200 euros »

programmes scolaires sont établis depuis des lustres selon un échelonnement qui donne la priorité à la vie "parfaite" des pays du Nord. [...] En classe, on rivalisait d'ardeur dans la maîtrise de l'histoire de l'Europe, de la Grèce antique, sans oublier leur géographie, étant sûrs qu'aux examens au moins l'un des sujets s'y rapporterait. L'élève qui avait la meilleure note sur un sujet lié aux pays du Nord était jugé plus intellectuel et prometteur que

les autres. Les institutions européennes étaient systématiquement apprises en terminale. Je connaissais comme personne le mode de scrutin des eurodéputés ainsi que leurs missions. Je maîtrisais parfaitement le rôle du Parlement et de la Commission. [...] Pour ce qui est de notre connaissance du Sénégal et de l'Afrique, elle se résumait à quelques feuilles distribuées par les enseignants à la fin de l'année. »

PAUVRE EUROPE

« Je suis tombé des nues quand j'ai suivi un reportage, sur une chaîne de télévision française, consacré au problème du surendettement. Deux familles, suivies pendant des mois

dans leur lutte contre les soucis financiers, livraient leur témoignage. Le premier objet de ma surprise fut que ces familles n'étaient pas immigrées, mais françaises depuis des générations. [...] Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est que l'un des deux couples a contacté une association

d'aide aux endettés dont le responsable est d'origine immigrée. [...] Une dame, blanche, s'est carrément mise à pleurer face à ce responsable, Noir africain. Cette image s'est inscrite dans mon esprit. Elle me paraissait tellement incroyable. Les discours sur l'Europe auxquels j'avais eu accès durant mon éducation affirmaient que tous les Blancs étaient superpuissants, qu'ils avaient à peine besoin de travailler : j'étais à mille lieues

d'imaginer qu'il existât une hiérarchie entre eux. Pour moi, ils vivaient tous confortablement. »

PRISE EN OTAGE

« Aujourd'hui, il m'arrive de ne pas répondre aux appels qui viennent d'Afrique. Je sais qu'à chaque coup de fil je vais devoir mettre la main au portefeuille. [...] C'est le développement de la téléphonie qui cause bien des ennuis aux immigrés. Il y a vingt ou trente ans, il était plus facile de faire la sourde oreille face aux sollicitations financières. Une lettre mettait entre trois semaines et un mois avant d'arriver à son destinataire en Europe. [...] Certains trouvent des remparts : ils choisissent d'avoir deux ou trois numéros de téléphone dont l'un ne doit être sollicité que par un nombre limité de membres de la famille et seulement en cas d'extrême urgence. [...] D'aucuns en sont arrivés ne plus répondre du tout aux appels du pays natal. »

LE RETOUR IMPOSSIBLE

« [Si les immigrés ne rentrent pas en Afrique], ce n'est pas parce qu'ils se sentent bien ici, contrairement à ce qu'ils veulent faire croire à ceux restés au pays. Ils sont là parce qu'il n'y a plus de vie possible, ailleurs, pour eux. Pour joindre les deux bouts [...] ils ont contracté des dettes auprès d'organismes bancaires. [...] Ils mentent lorsqu'ils partent en vacances au pays et véhiculent une image mirobolante de la vie en Europe. Les sommes d'argent qu'ils distribuent à leurs proches par Western Union sont le fruit, soit de dettes, soit d'économies réalisées après des jours à ne manger que des pâtes. En Europe, ils ne vivent pas. Ils vivent. »